

DES RAISONS D'ESPÉRER

En introduisant cette série de témoignages dans L'Éducateur d'avril 1981, je souhaitais montrer que, malgré les conditions difficiles que nous vivons les uns et les autres, à tous les degrés et plus particulièrement au collège et au lycée, l'expression libre socialisée, l'éducation du travail coopératif restaient les seules perspectives enthousiasmantes, porteuses d'avenir.

La victoire de la gauche ne fait que renforcer notre ténacité, notre lutte quotidienne en les soutenant d'espoir, de perspective. Depuis des décennies, nous avons travaillé en fonction de cet horizon et maintenant que tout s'éclaire enfin, que des structures plus libératrices favorisant le travail en équipes verront peut-être le jour, continuons plus sereinement, plus coopérativement, chacun à notre place et avec vigilance par rapport aux moyens nécessaires pour faire en sorte qu'en résolvant nos propres problèmes nous aidions la gauche à résoudre les siens.

Rien ne sera jamais facile ! Comme l'écrivait Claudine Capoul fin avril, déjà en maternelle, il faut offrir des recours. Les enfants et les adolescents ont besoin de trouver à leurs côtés des adultes stables, généreux mais exigeants, imaginatifs mais rigoureux, lucides et responsables pour qu'ensemble ils apprennent à vivre plus fort, plus juste, plus vrai.

Janou LÉMERY
25 mai 1981

En maternelle Et pourtant, j'y crois encore...

La maternelle : lieu privilégié pour la pédagogie Freinet, dit-on ; deux ans - six ans : âge des richesses et des enthousiasmes naturels, âge sans problème, avec comme désir dominant, celui de grandir.

Est-ce que tout ceci a été vrai un jour ? Sans doute... mais aujourd'hui, j'aurais envie de répondre : sûrement pas !

A cinq ans, déjà, il nous faut déconditionner, il nous faut rassurer, il nous faut enthousiasmer.

Quand, adultes enseignants, nous arrivons dans une nouvelle école, nous trouvons des «élèves», sages en classe, atroces en récréation, attendant tout de l'adulte, ne sachant ni entreprendre seuls, ni poursuivre seuls, n'osant ni changer de place, ni se servir de matériaux ou de jeux, ni aller faire pipi seul ou quémander une bise quand l'envie s'en fait sentir : déjà élèves, et non plus enfants.

Parmi les premières appropriations d'une vie de classe autre, l'enfant découvre :

- qu'il peut poursuivre ou recommencer la même activité aussi longtemps qu'il le souhaite ;

Il peut, par exemple, faire x et x dessins, inlassablement, autant de dessins qu'il veut sans qu'on découpe son temps de journée en tranches parce qu'il faut que chacun, que chaque groupe de travail, institué par la maîtresse, jouisse des activités programmées par elle. «Dis, maîtresse, c'est vrai : je peux encore faire un dessin, et encore un ?» (Siegfried, 4 ans 1/2).

- qu'il n'est pas rivé à sa chaise dans l'attente d'une nouvelle activité proposée par l'adulte, que c'est à lui de bouger et de se déterminer pour une autre occupation ;

- qu'il peut rester un long temps près des copains qui travaillent sans travailler lui-même. Sait-on, à ce propos, ce que son esprit emmagasine alors ?

- qu'il a le droit de se tromper, de «faire une faute» (disent-ils) sans boomerang immédiat de l'adulte ;



- que, par contre, s'il émet une toute petite idée personnelle, il est encouragé par l'adulte, reconnu par les copains et

qu'après cette découverte, une autre viendra et une autre et une autre ;

• qu'il peut bouger, se déplacer, se reposer parce qu'il est particulièrement important d'être à l'aise dans son corps pour avoir de bonnes relations avec les autres (et avec soi).

Il nous faut aussi lui redonner le goût de l'effort personnel, lui réapprendre le tâtonnement au lieu de répondre immédiatement à sa demande d'aide :

— *Maîtresse, qu'est-ce qu'on fait, avec ce jeu ?*

— *Ce que tu veux, cherche.*

Et cela aussi, vient.

Déjà, des stéréotypes scolaires se glissent dans leur langage : «*Maîtresse, Patricia, elle copie.*» Il faut expliquer que c'est possible de faire, parfois, la même chose qu'un copain, que c'est un travail de «bien copier», et l'on étudie alors les correspondances en mathématiques...

Il faut également :

• lui apprendre à écouter : écouter l'adulte, bien sûr, mais aussi les autres enfants et la musique et une consigne donnée ;

• lui apprendre à utiliser la parole : pour parler, bien sûr, et ainsi construire son langage, mais aussi pour s'investir, soi, et s'engager vis-à-vis d'autrui. Parole orale, parole transposée dans le dessin libre, parole transcrite par l'adulte, qui seul maîtrise l'outil écriture ;

• lui apprendre à se prendre en charge sans tout attendre de l'adulte : apprendre à s'habiller et à se déshabiller, à ne plus être un enfant-objet ; là, souvent, s'intercalent des échanges importants avec les parents ;

• lui redonner, parfois, ce goût de grandir qui vous pousse à entreprendre, à oser. Il semble que déjà les petits ont peur du futur.

Julien (4 ans 1/2) voit, tous les soirs, sa maman qui fait travailler son frère aîné (7 ans) et cela se passe dans l'énerverment et souvent avec des larmes. Quand nous lui proposons une activité de pré-lecture comme aux grands (parce que ses parents souhaitent un passage anticipé au C.P.), il refuse ; pressé de s'expliquer, il répond : «Je ne suis qu'un moyen.»

Un autre jour, dans un échange collectif sur ce qu'ils espèrent trouver à la grande école, l'un d'entre eux émet le vœu suivant : «On pourrait faire des fautes...»

Il faut enfin rassurer toujours. De nos jours, l'enfant de maternelle a peur de ne pas avoir le droit, peur de ne pas savoir, peur de déplaire à l'adulte.

Puis, peu à peu, les petits retrouvent naturel et joie, envie d'aller à l'aide. Et là, la maîtresse retrouve sa pleine place.

Ils ont besoin, en effet :

• d'un adulte qui réponde aux interrogations et rassure des peurs nombreuses ;

Dans les dessins de Laetitia, petite fille souriante et tranquille, les personnages pleurent toujours : pourquoi ?

— La dame se perd ; il fait orage, elle pleure.

— La dame va voir un monsieur. Elle s'enfonce dans une boule de neige. Elle dit : «Viens m'aider.» Le monsieur, il entend pas. La boule roule. La dame pleure.

Dans ceux de Siegfried, c'est l'éternelle question : Comment faire ?

— La maman dit : comment faire pour réveiller ma fleur ? Avec un arrosoir ?

— On n'a pas de télévision : comment on pourra regarder ?

— Le soleil rencontre un autre soleil : à quoi on va jouer ? Il y a pas de jouets dans le ciel ?

• d'un adulte qui marque sa fermeté et soit le garant des règles et des lois de vie du groupe enfantin, d'un adulte qui soit un élément stable par ses consignes toujours identiques, ses exigences durables et non éphémères, ses constantes marques de vraie affection ;

• d'un adulte qui les respecte en tant qu'êtres à part entière et ne les considère plus en enfant-objet ou enfant-jouet ;

• d'un adulte qui les aime, qui ose embrasser, consoler, cajoler.

Pour ces enfants de 1981, l'école c'est d'abord les copains. Il n'est pas rare, d'ailleurs, que l'entrée à la maternelle soit

demandée par les parents au moment où le petit de 2 ans 1/2 réclame lui-même des copains.

Soledad (4 ans, juste entrée à l'école, longue à s'adapter) pleure. Eric se plante devant elle et du haut de ses trois ans lui dit :

— Tu pieures ?

— Veux maman !

— Faut pas pieurer : on a des copains.

Ils ont avant tout besoin des autres, et l'école c'est cela d'abord : des copains pour jouer souvent, se battre parfois, parler toujours. A croire que cet insatiable besoin de langage n'est jamais assouvi. Et contrairement à ce que l'on lit souvent, bien qu'encore égocentriques, les jeunes enfants ont un langage fait de dialogue et d'échanges.

Ils sont curieux du monde qui les entoure, en particulier très ouverts aux questions de vie et de mort, de naissance, aux problèmes familiaux et sociaux dans lesquels ils baignent.

— *Tiens, Goldochirac ! s'exclame Olivier, passant en classe promenade devant une photo électorale.*

— *Mon père est au chômage, imprime Sébastien (4 ans 1/2 lui aussi) et puis, comme pour compenser le fait que celui qu'il admire ne peut plus faire son vrai travail, il enchaîne tout au long de ses textes :*

— Papa travaille à la maison.

— Papa creuse pour faire le garage.

— Papa peint les parpaings...

Dans la nature, ils sont bien, à l'aise, curieux des fleurs qui poussent, admiratifs devant ce monde vivant, sensibles à ce qui est beau :

— Si on décorait la grue (du chantier à côté de l'école), on mettrait des peintures ou des masques.

— A la grande école, des tapisseries sur les murs, ça ferait joli.

— Moi, j'aimerais des tableaux avec des cadres.

Mais en leitmotiv, inlassablement, revient ce besoin des autres. Dans un échange sur leur future école primaire en train de se construire, ils demandent :

— De grandes classes pour que tout le monde puisse rentrer.

— Un balcon pour danser, un grand balcon pour tout le monde.

Leur première lettre aux correspondants se terminait ainsi :

— On serait content que vous soyez nos copains parce qu'on serait plein d'enfants alors qu'ils sont déjà 63 de 2 à 6 ans, à vivre ensemble dans 2 classes, en décroché.

Thierry ne dit-il pas, en parlant de la classe voisine, qu'«il faudrait défoncer les murs pour que les enfants de Madame C. soient avec nous.»

Ce ne sont pas les enfants que le décrochage effraie...

L'école maternelle, quoi qu'on dise d'elle, continue :

— à programmer, à diriger ;

— à faire asseoir et à faire taire ;

— à motiver pour des petites activités sans projet, sans grandeur ;

— à traiter en «bébés» ceux qu'il faudrait amener à vouloir être grands.

Mais quand ils sont redevenus eux, libérés des contraintes inutiles, des consignes superflues, des interdictions abusives ou du laisser-faire appauvrissant, des activités insipides, quand ils sont redevenus ce qu'ils devraient toujours être : des enfants désireux de devenir des grands, alors

— ils sont aptes à comprendre ;

— ils aiment l'autonomie ;

— ils aiment aussi, passionnément, être dehors, dans la nature ;

— ils ont besoin de réussite ;

— ils adorent qu'on leur raconte des histoires, qu'on leur fasse écouter de la musique et des poèmes ;

— ils ont besoin, enfin et surtout, d'être pris en considération, d'être reconnus.

Et si grâce à la pédagogie Freinet, nous ne faisons rien que cela, ne serait-ce pas l'essentiel ?

*Claudine CAPOUL
école maternelle de La Garenne
33160 Saint-Médard-en-Jalles*